



L'Europe des Projets Architecturaux et Urbains

Groupement d'Intérêt Public

**POPSU** Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines

## COLLOQUE DU 26 MARS 2009 : « NANTES, UNE FABRIQUE URBAINE » RETRANSCRIPTION DES DEBATS

11h30 – 13h00 : Y'a t'il un urbanisme à la nantaise ?

**PUCA**  
plan  
urbanisme  
construction  
architecture



Avec le soutien de :



## **Y a-t-il un urbanisme à la nantaise ?**

**Stéphanie Labat, directrice adjointe de la Samoa**

Le projet et la démarche proposés par le premier outil qui est très spécifique, le plan-guide, dessiné et proposé par Alexandre Chemetoff, a eu besoin ensuite pour se mettre en œuvre de procédures. On a parlé tout à l'heure d'un PLU très spécifique. Oui, le PLU a été fabriqué article par article pour être un outil du projet, et la zone, ce n'est pas un hasard, s'appelle une zone UP. Nous avons travaillé avec l'Atelier de l'Île de Nantes pour essayer d'écrire une règle qui nous aurait permis de construire l'Île de Nantes telle qu'elle est aujourd'hui. Non pas uniquement pour arriver à y inscrire des projets futurs mais pour se dire quelle est la règle qui nous permettrait, sur le Quai François Mitterrand, de construire le Palais de justice, à côté d'une petite maison du XIX<sup>e</sup> et derrière un hangar que nous voudrions conserver.

C'est donc vraiment un outil complètement au service du projet. De la même façon, nous avons eu une convention publique d'aménagement avant d'avoir une ZAC, bref nous avons vraiment pris les outils autant que de besoin et au moment où l'on en avait besoin. Nous n'avons pas pris le cadre procédurier pour essayer d'y faire rentrer un projet au chausse-pied après.

**Thierry Guidet, Place Publique (animateur de la table ronde)**

Isabelle Lefebvre, est-ce que vous avez une manière particulière de faire de l'urbanisme à Malakoff-Pré Gauchet ?

**Isabelle Lefebvre, directrice du GPV Malakoff-Pré Gauchet**

C'est une question que nous nous sommes posée avec Bruno, qui nous a laissé un petit peu perplexes parce que ce n'est pas un sujet que nous abordons régulièrement. Nous n'avons pas trouvé la réponse. Nous avons *a priori* le sentiment de ne pas faire un urbanisme à la nantaise mais, comme le disait Stéphanie, on est sur un territoire qui a ses spécificités et donc chaque projet est à la fois inscrit dans un urbanisme à la nantaise et en même temps répond à des spécificités qui lui sont très propres.

Malakoff est avant tout un quartier d'habitat social, et d'habitat social uniquement, sur lequel on intervient pour faire un seul et même quartier avec le Pré Gauchet qui, lui, était pour l'essentiel une friche. On a évidemment des spécificités tout à fait particulières et des méthodes qui s'adaptent au projet et à son évolution. Je ne sais pas si l'on fait de l'urbanisme à la nantaise, en tout cas on doit faire du jeu nantais puisqu'on est sur un travail très collectif avec des maîtrises d'ouvrage qui se conjuguent. Nous avons Nantes Aménagement qui intervient sur deux ZAC et

puis Nantes Métropole qui intervient sur le reste du territoire. Cela représente 40 hectares pour Nantes Aménagement et 150 hectares – moins la Petite Amazonie qui représente à elle seule plus de 30 hectares – pour Nantes Métropole qui le fait en régie.

Comme c'est un projet urbain dans son ensemble, avec une maîtrise d'œuvre urbaine unique, on a automatiquement un travail collectif. Chacun a ses outils et ses méthodes avec avant tout un travail collectif qui est fait de toutes ces spécificités individuelles.

J'ai bien aimé ce que j'ai pu lire dans le livre, à savoir qu'aucune structure ne dispose à elle seule de l'ensemble des cartes du jeu. C'est ce qui se passe sur le Nouveau Malakoff où l'on a des parties qui sont traitées par Nantes Aménagement, qui a ses compétences en la matière, alors que Nantes Métropole intervient sur d'autres parties du quartier. Peut-être que c'est un ensemble de spécificités, finalement.

#### **Bruno Mahieux, chargé d'opérations à Nantes Aménagement**

Une des choses qui est spécifique sur Nantes c'est aussi la qualité des relations qui peuvent s'instaurer entre le maître d'ouvrage, la SEM, le maître d'œuvre et l'ensemble des intervenants extérieurs qui font partie de l'équipe. C'est vraiment la notion d'avoir une élaboration du projet, élaboration du projet qui se fait également au fil du temps. Il n'y a pas d'hésitation à remettre en question la problématique initiale, à l'adapter en permanence en fonction des points durs qui peuvent apparaître au fur et à mesure du déroulé. Et également l'association avec les gens qui font partie de l'acte de construire, c'est-à-dire la promotion immobilière, qui participent également à certaines réunions. Par exemple les réunions que nous avons montées dans les consultations que nous avons faites initialement. Je pense que, ça, c'est assez spécifique de Nantes.

#### **Thierry Guidet**

Pourquoi, à votre avis, serait-ce spécifique de Nantes cette manière de travailler collectivement ?

#### **Bruno Mahieux**

C'est une écoute particulière, c'est une volonté d'aller dans la qualité du projet. Il y a une volonté d'aller dans la qualité des espaces publics, d'aller dans la qualité architecturale, d'aller dans la qualité du logement, d'aller dans la qualité globale de l'implantation de l'opération par rapport à tout ce qui l'entoure. D'accord, on travaille sur une ZAC mais on regarde aussi ce qui se passe à côté, sur Malakoff, l'île de Nantes, ou sur les autres ZAC.

### **Thierry Guidet**

Parce que vous pensez que, à Lyon, Lille ou Bordeaux, on ne se soucie pas de la qualité des logements ?

### **Bruno Mahieux**

Sûrement que l'on s'en soucie, mais peut-être différemment. La collectivité a donné la mission au maître d'oeuvre, par exemple, d'aller jusqu'au DCE, voire après même l'attribution d'un lot pour construire. Souvent, cela s'arrête au jury. Le choix du projet est fait et, à partir de ce moment-là, le promoteur fait son affaire du projet et fait des adaptations peut-être un peu tout seul dans son coin. Là, non seulement il y a une sélection qui se fait au niveau du jury mais après on continue au niveau du projet, on va jusqu'au DCE. On va également sur le terrain, on rencontre le promoteur, on regarde avec le maître d'oeuvre du bâti pour voir quelles sont les dérives qui peuvent être faites par rapport au projet. Et quand on se retrouve dans des périodes de crise et qu'il est nécessaire de trouver des économies, on regarde sur quoi on les fait, etc.

Le choix n'est pas fait uniquement par le promoteur, il est fait également par la maîtrise d'ouvrage, par la maîtrise d'oeuvre, par l'urbanisme. Nous apportons une réponse collective.

### **Thierry Guidet**

Je me tourne maintenant vers Jean Haëntjens, qui a une position un peu particulière. Quand on parle d'urbanisme à la nantaise, est-ce que l'on peut dire que c'est Nantes, au sens très général, qui du coup engloberait Saint-Nazaire, ou bien est-ce qu'il y a une manière proprement saint-nazairienne de faire de l'urbanisme ?

### **Jean Haëntjens, directeur général de l'Agence de développement de Saint-Nazaire**

Je vais plutôt me situer à l'échelle de Nantes puisque c'est le sujet. D'abord situer l'urbanisme nantais sur un échelon européen. Je pense que c'est un urbanisme que l'on pourrait qualifier de métropole française par rapport à l'urbanisme des villes mondiales qui sont Paris ou Londres, qui jouent sur la puissance, par rapport à l'urbanisme des villes scandinaves qui jouent tout sur l'écologie, ou encore par rapport à l'urbanisme des villes méridionales qui jouent plus sur l'espace public et la culture. Les métropoles françaises comme Lyon, Lille ou Nantes se situent dans un mix qui équilibre un peu toutes ces dimensions. De ce point de vue, il y a de fortes similitudes entre Nantes, Lille, Lyon ou Bordeaux dans leur approche générale de l'urbanisme.

### **Thierry Guidet**

Donc un urbanisme à la française.

### **Jean Haëntjens**

A la métropole française. Parce que c'est très différent de celui de Paris qui, lui, est complètement sur la puissance, sur la hauteur des tours, sur les flux de Roissy. A l'intérieur de ce groupe des métropoles françaises, Nantes a selon moi une particularité, c'est qu'elle est venue plus tard que les autres à l'urbanité. C'est une ville dont la population a été peu attirée par l'urbain, historiquement. Elle a refusé l'université au siècle dernier, sa trame urbaine, Julien Gracq le dit très bien, est villageoise. Quand elle a créé une technopole il y a vingt ans, elle l'a localisée dans un petit château perdu au bord de l'Erdre. Les monuments publics, que ce soit l'Hôtel de ville ou l'Opéra, le Théâtre, n'ont pas du tout la visibilité qu'ils peuvent avoir dans d'autres villes. C'est une ville qui, historiquement, n'a jamais affiché son urbanité.

Je crois que ce qui fait l'originalité aujourd'hui de la stratégie nantaise, c'est la tension entre une volonté politique très forte de faire de la ville et une population qui, au départ – Patrick Rimbart me contredira peut-être – n'était pas tout à fait convaincue qu'il fallait faire de l'urbanité. C'est pour cela que l'on trouve des systèmes de gouvernance à Nantes particulièrement élaborés, ou des rapports au paysage qui sont très très variés, parce qu'il faut gérer cette tension entre une volonté de ville et une société qui était au départ relativement peu urbaine si on la compare à celles de Bordeaux, Lyon ou Lille.

On parlait tout à l'heure d'Euralille qui n'a pas d'équipements culturels de centralité, qui n'a pas cherché à affirmer de centralité. Il y a pour cela une raison très simple : c'est que Lille a déjà une centralité très forte. Nantes en avait peu, d'où cette centralité qui est construite de toutes pièces sur l'Île de Nantes. Je crois que c'est cela qui fait sa différence, de mon point de vue.

### **Thierry Guidet**

Est-ce que cette espèce de retard urbanistique nantais est un handicap ou, paradoxalement, une chance ?

### **Jean Haëntjens**

C'est une chance ! Ce n'est pas un retard, c'est un constat de départ. C'est une culture qui, comme la culture vendéenne ou bretonne, est au départ moins attirée par la ville que la culture latine. C'est comme cela, on ne peut pas parler de retard. Je crois que cela a évité à Nantes de faire certaines erreurs commises par d'autres villes qui se sont précipitées sur des formes urbaines à la mode. Cela lui donne peut-être aujourd'hui un coup d'avance sur la façon de penser la ville, de façon plus harmonieuse avec l'environnement, le paysage.

## Thierry Guidet

Pour résumer à grands traits les propos qui viennent d'être tenus, il me semble que le consensus domine assez largement sur le dissensus. Il me semble qu'il y a trois éléments qui reviennent : ce que disait Jean Haëntjens à l'instant, à savoir que l'urbanisme à la nantaise c'est l'urbanisme qui correspond à une taille de métropole française. Il y a en second lieu ce qui est revenu dans les propos des uns et des autres qui est qu'il y a forcément, à Nantes comme ailleurs, un esprit du lieu, un terreau des paysages qui font que, bien sûr, il y a des îles dans plusieurs villes mais l'île de Nantes a forcément quelque chose de singulier et d'irréductible. Enfin, dernier point sur lequel il faudrait peut-être s'attarder, vous semblez tous dire plus ou moins qu'il y a une manière plus collective qu'ailleurs de traiter les questions de l'urbanisme.

Je me tourne maintenant vers Patrick Rimbert. On avait dans *Place Publique* écrit qu'il y avait peut-être une sorte d'écosystème nantais. J'y pensais parce que, tout à l'heure, les propos d'Elise Roy m'inclinaient à penser cela quand elle montrait les images des éléphants, les images des Machines. C'est précisément à l'occasion des Machines que l'on avait écrit cela. C'est quand même quelque chose d'intéressant. Pierre-Arnaud Barthel avait écrit un article vraiment intéressant sur la construction d'une offre touristique dans la métropole. Il expliquait bien comment le projet des Machines n'avait pas, c'est le moins que l'on puisse dire, suscité dans un premier temps l'enthousiasme des experts qui l'avaient passé à la moulinette d'un certain nombre de facteurs. C'est un projet qui obtenait un très mauvais rang...

Finalement, les élus, avec une part d'intuition – à tort ou à raison, l'avenir nous le dira – ont quand même décidé de se lancer là-dedans contre l'avis des experts. Pourquoi ? Patrick Rimbert me démentira peut-être. La troupe Royal de luxe est arrivée à Nantes il y a vingt ans. Evidemment, il y a vingt ans, deux ans après la fermeture des chantiers, personne ne savait de quoi l'île de Nantes serait faite, personne n'imaginait que cette troupe, vingt ans plus tard, serait là, et personne n'imaginait que des compagnons de route de cette troupe, Pierre Orefice et François Delarozière, inventeraient un jour la possibilité d'avoir des machines un peu extravagantes et urbaines.

Il me semble, c'est pour cela que je reviens sur l'idée d'écosystème, qu'il y a une sorte de contexte favorable, sans doute lié à la durée politique. Il y a sûrement des liens, des réseaux qui se créent, qui permettent parfois de se comprendre sans excès de formalisation. Du coup, on attendrait des élus non pas qu'ils soient de formidables planificateurs, non pas qu'ils soient des bâtisseurs sans défaut mais peut-être qu'ils aient la main verte.

Est-ce que, Patrick Rimbart, cela vous paraît correspondre à la situation nantaise ? C'est une description, ce n'est pas un concept d'une rigueur absolue que cet écosystème nantais.

**Patrick Rimbart, vice-président de Nantes Métropole**

Je ne sais pas s'il y a un écosystème nantais mais je pense que l'on ne peut pas pratiquer l'urbanisme à Lille, Montpellier, Marseille, Lyon ou Nantes de la même façon. Sauf si l'on considère que l'outil est le projet.

La mise en oeuvre d'un projet collectif à travers un outil, les savoirs techniques des urbanistes, des architectes et autres, forcément collectif parce qu'il faut qu'il y ait une adhésion collective sinon les choses ne se font pas, la manière de faire du collectif dans un lieu est imprégnée de l'histoire du lieu, et c'est peut-être cela qu'il est intéressant de regarder.

C'est quoi la culture nantaise ? Nantes c'est d'abord un port. Les gens sont venus du Poitou, Bas-Poitou appelé Vendée, de Bretagne, de la Loire et de l'outre-mer. C'est une ville un peu commerçante qui pendant longtemps s'est totalement moquée de son interland, sauf pour y prendre de la main-d'œuvre. Cela crée déjà une culture un peu commerçante, qui prend des coups mais se régénère. Il y a là un potentiel de vitalité, un système de coopération où chacun est chez soi : la mairie est d'un côté – ce n'est même pas une mairie, ce sont deux bouts d'hôtel qui ont été raccrochés ensemble –, la cathédrale est d'un autre côté, le World Trade Center s'est essayé d'un autre côté. Finalement, même si chacun est chez soi, tout le monde se retrouve pour, lorsqu'il y a un problème, un projet collectif, y aller.

Ce jeu collectif se joue dans une culture, dans une histoire, dans une géographie parce que, la centralité, elle a existé à Nantes dans la ville primitive. Il y avait un château, une cathédrale, une place du pilori, un port et puis des murailles. C'était sur 13 hectares. Après, les choses ont évolué. Mais la centralité de Nantes c'est le fleuve, c'est un linéaire, ce n'est pas un centre. Après, vers le XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècle, on est parti sur les hauteurs parce que les activités portuaires sentaient un peu mauvais et que ce n'était pas agréable d'avoir ça sous le nez. On n'avait pas la qualité de Hambourg avec ce magnifique port juste en face qui participe à son attractivité.

**Thierry Guidet**

Au début du livre, il y a une phrase qui entre bien en résonance avec ce que vous dites : « *Une ville qui n'a été longtemps que l'extension de ses quais.* »

### **Patrick Rimbart**

Oui. Je rajouterai que Nantes est une ville qui a toujours dû trouver un équilibre, quelquefois dans des clivages un peu compliqués. Je pense à la loi Savary et aux conflits entre le public et le privé. Cela a eu aussi des aspects positifs parce que le club de foot, l'Église en faisait un et l'Amicale de foot en faisait un autre. On avait donc deux clubs de foot... Il y avait une mobilisation, une stimulation, mais il y avait obligation de coopérer à un moment ou à un autre.

Je pense que c'est assez fondamental parce que si, à Nantes, on est dans un rapport de force, comme partout, là où on est d'accord on est d'accord. On sait se rassembler sur des sujets et on est dans la construction.

La seule chose qui manquait à Nantes en matière d'organisation, d'urbanisme, c'était une certaine régulation. Alors que notre ville sœur, Rennes – la Bretagne a été tantôt gouvernée par les comtes de Nantes ou les comtes de Rennes, qui sont en marge de la Bretagne – est une ville administrée où la culture urbaine – tout le monde sait le travail qu'a fait Chapuis – est quelque chose d'extraordinaire. On dit aux Rennais que cette année c'est là qu'il faut aller habiter, et pas ailleurs, mais à Nantes c'est impossible !

Il faut donc faire avec l'esprit du lieu, l'histoire du lieu. Et il faut l'organiser et lui donner un projet. Collectif est un mot générique. Collectif à la nantaise est un mot qui se traduit par l'esprit des Nantais.

On parlait tout à l'heure des classements. On n'est jamais premier sur tout. Nous sommes une ville qui s'est toujours inscrite dans la France, dans le monde, jamais sur un territoire spécifique. On ne peut pas penser que dans un seul lieu on peut poser tous les problèmes et tous les résoudre. Donc pour chaque problème on a un système d'alliance, un système de gouvernance et on a une vision de ce que l'on veut faire. Après, il y a une très grande liberté.

### **Thierry Guidet**

Patrick Rimbart vient de développer une vision culturaliste des choses. La manière de fabriquer la ville à Nantes s'expliquerait par des traits culturels, par l'histoire de Nantes, par le fait qu'elle a été un port, une ville d'échanges, de brassages. J'aimerais bien avoir une réaction des professionnels concernés.

### **Bruno Mahieux**

Je veux juste mettre un bémol. On a utilisé cette capacité, cette histoire pour la mettre au service d'un projet. C'est cette jonction entre le professionnalisme, l'histoire et la manière de s'organiser, et la vitalité qu'il y a derrière, qui permettent de créer quelque chose d'un peu spécifique.



### **Thierry Guidet**

J'imagine que vous avez le droit de dire que vous n'êtes pas d'accord, ou à moitié d'accord...

### **Jean Haëntjens**

J'ai déjà dit que j'étais d'accord. La culture de Nantes était portuaire – une ville qui s'étend à partir de ses quais c'est exactement cela, c'est une ville qui a peu d'urbanité. Quand on compare Nantes et Rennes, il suffit de voir la taille des hôtels de ville, des monuments. Ici, les monuments se cachent, se dissimulent, on n'affiche pas son urbanité. Ce n'est pas une ville qui, historiquement, a affiché son urbanité. Et ça, c'est très important parce que quand vous voulez faire de la ville avec des gens qui ont été habitués à vivre sans ville, ou sans ville très visible, c'est plus dur que quand vous êtes à Barcelone où la ville est partout, dans chaque bâtiment.

### **Stéphanie Labat**

C'est vrai que c'est une question de culture et d'histoire. Ce qui m'a frappée quand je suis arrivée à Nantes c'est que les domaines d'excellence de cette ville ne se traduisaient pas physiquement. Quand vous êtes une ville minière, une ville industrielle comme Saint-Nazaire et que vous vivez avec l'image de la construction navale, vous avez une ville dont l'essence se traduit physiquement et donne une identité à la ville.

Aujourd'hui, quand on arrive à Nantes, et je pense que cela explique ce partenariat et cette volonté de travailler ensemble, l'identité qui était liée à la construction navale et au port qui ont fait cette ville n'est plus d'actualité. Nantes se développe dans des domaines d'excellence que sont le tertiaire ou la recherche mais cela ne se voit pas dans la ville, dans la forme de la ville. C'est assez difficile de faire adhérer un certain nombre d'habitants à une urbanité et à l'identité d'une ville qui ne se voit pas physiquement.

On ne peut pas passer sa vie à se raccrocher à l'histoire, même si on a besoin de cette identité. Aujourd'hui, à Nantes, il y a une espèce d'adhésion, une attitude nantaise de débats, Bruno en parlait tout à l'heure à propos des promoteurs mais c'est aussi vrai entre les villes de l'estuaire, la région, le département, la CCI, le port, etc. Il y a une attitude de débats pour établir un consensus et partager des points de vue que chacun rapporte ensuite dans son institution pour les mettre en œuvre dans le cadre de ses compétences.

### **Isabelle Lefebvre**

Je relèverai que, à Nantes, on ne sait pas avant de commencer ce que l'on va faire. Il y a une volonté politique claire de la façon dont on veut que les quartiers par exemple vivent mais on a une grande latitude ensuite pour travailler à le

formaliser. Moi qui travaille sur les quartiers prioritaires de l'agglomération, je relève que dans la volonté politique on a une volonté qui est précise sur comment vivre dans ces quartiers, sur comment faire pour que dans ces quartiers on vive comme ailleurs dans la ville. En revanche, ensuite, en tant que professionnels, on a une grande latitude à questionner les choses et du coup à travailler de façon collective avant de revenir vers des arbitrages bien sûr indispensables.

Ce qui me paraît intéressant c'est que rien n'est prédéfini. En cela, on a peut-être tellement de particularités que l'on n'a plus une spécificité propre. C'est selon moi la meilleure façon de faire la ville, on n'a pas d'idées préconçues de ce que l'on va faire à Nantes, on le fait en confrontant les compétences, les positionnements de chacun. Il y a un jeu d'acteurs qui est quand même très bien installé et qui, du coup, laisse la place à un véritable débat qui se nourrit de l'histoire évidemment mais aussi de l'actualité, des circonstances – Bruno évoquait tout à l'heure la crise immobilière. On ne va pas chercher à appliquer une recette, on va essayer de prendre tous les ingrédients ensemble et de fabriquer un plat qui aura du goût. Il me semble que la ville peut se faire comme cela et peut permettre d'arriver à une ville équilibrée et qui évoluera dans le temps.

### **Thierry Guidet**

Je voudrais prolonger sur ce que vous venez de dire, à savoir le type de relations qui se sont instaurées entre les élus, cette espèce de direction politique assez volontariste, et puis la délégation technique, assez large, laissée aux professionnels. Quand j'ai demandé à Bernard Millet, l'ancien directeur général de Nantes Aménagement, s'il existait un urbanisme à la nantaise, il m'a dit qu'il ne savait pas trop bien mais que, en revanche, il existait une particularité nantaise qui est l'implication directe, plus directe probablement que dans d'autres villes, des élus. C'est ce que semble dire également Isabelle Lefebvre. Bruno Mahieux, c'est votre sentiment ?

### **Bruno Mahieux**

Oui. On a un fil conducteur et une orientation très claire qui est donnée par les élus, par la collectivité. Après, pour réaliser l'opération c'est l'association du souple et du dur. Cela va être en permanence cette remise en question au fur et à mesure de l'avancement de la méthode où l'on va reposer les questions, bien sûr en interne, mais également, comme en permanence nous allons associer de l'extérieur, c'est aussi une remise en question de l'extérieur permanente de cette problématique pour, à la fin, arriver à la meilleure adaptation, la meilleure réponse par rapport à la question posée.

### **Jean Haëntjens**

Il y a quand même des inconvénients à la méthode, il faut quand même créer un peu le débat... Je vais vous donner un exemple, c'est le quartier de Pré Gauchet.

En 2000, je faisais partie d'une équipe qui était lauréate du projet pour répondre à l'étude de définition. Nous avons proposé à l'époque de faire 150 000 m<sup>2</sup> de bureaux, ce qui n'était pas extraordinaire pour une ville de la taille de Nantes, comparé à des projets de type Euralille, etc. Bordeaux Atlantique c'est 300 000 m<sup>2</sup>.

A l'époque, les gens proches de la mairie nous avaient dit qu'il ne fallait pas y aller trop fort, que nous étions fous, qu'il ne fallait pas faire plus de 60 000 m<sup>2</sup>. L'agence de développement était elle partisante de faire du bureau parce qu'elle se rendait bien compte que Nantes avait un déficit dans ce domaine, rien ne se construisait dans le centre. Mais il y a eu une attitude de prudence, la mairie ne voulait pas décider de faire des immeubles de bureaux sans une approbation par la population. C'est la contrepartie du système de gouvernance. Finalement, l'opération Euronantes se fait avec une échelle de 150 000 m<sup>2</sup>, mais il a fallu que ce soit approuvé, ce qui a quand même pris quatre, cinq ans.

### **Thierry Guidet**

Donc les élus ne seraient pas si visionnaires que cela mais auraient une grande capacité à réécrire l'histoire et à rétablir des cohérences après coup...

### **Jean Haëntjens**

Non, là ils ne savaient pas et ils se sont dit que, avant de faire des choses irréparables, ils voulaient réfléchir.

### **Stéphanie Labat**

Je voudrais juste insister sur la question de la prudence. Il y a un débat sur l'île de Nantes sur la question de la grande hauteur. C'est une question qui a été débattue dans énormément de villes et qui est arrivée assez vite sur l'île de Nantes. La Samoa existe depuis 2003 et c'était vraiment un débat entre nous, techniciens.

### **Thierry Guidet**

Dans notre dernier numéro, l'ancien adjoint à l'urbanisme de Nantes dit : « Il faut un mât au bateau de l'île de Nantes. »

### **Stéphanie Labat**

Il y a un moment pour les débats. Il y a des villes où les décisions sont prises beaucoup plus vite, quitte à faire beaucoup plus d'erreurs. Une des particularités nantaises c'est de prendre le temps de réfléchir, ce qui fait que le jour où l'on décide de faire quelque chose, on a mesuré réellement les conditions pour y arriver. C'est peut-être aussi une raison de la réussite de la mise en œuvre des projets à Nantes. J'ai travaillé à Saint-Nazaire avant de travailler à Nantes. On était plus dans le coup de cœur et la décision immédiate, quitte à prendre des

risques, pas toujours complètement mesurés. On est beaucoup plus dans la mesure du risque à Nantes.

### **Thierry Guidet**

Patrick Rimbart, vous partagez le diagnostic ?

### **Patrick Rimbart**

Oui et non. Si l'on prend du temps par rapport à l'île de Nantes c'est parce qu'il faut qu'il y ait une appropriation collective de ce que l'on fait. C'est la ville des Nantais, elle est faite pour eux. La règle est amenée par le projet, elle est au service du projet. Je prends un exemple. La direction économique me dit : « Vous allez mettre du logement à Pré Gauchet, vous allez même reconstruire des logements que vous avez démolis de l'autre côté, du logement social, est-ce qu'il n'y a pas mieux à faire d'un terrain qui a une qualité exceptionnelle (Cité des congrès, gare TGV, etc.) ? » Moi, je leur dis non. Bien sûr, on se fait engueuler, on nous dit que nous gaspillons de l'argent. Mais non, pour moi une ville ce ne sont pas des quartiers qui s'arrêtent à 17 heures. C'est une ville où il y a de la diversité.

Quand on fait un Institut d'études avancées – c'est une espèce de fondation avec des chercheurs en résidence pendant six mois ou un an qui travaillent sur les relations Nord-Sud – avec à côté une Maison des sciences de l'homme qui réunit toutes les disciplines, avec des doctorants, quand on met cela le long d'un stade sur la Loire au milieu d'Euronantes, ce que l'on dit c'est que la ville n'est pas à l'un ou à l'autre, la ville est à partager. L'entre-soi n'est pas un objectif. Nous essayons d'avoir vraiment une appropriation collective des choses, même si quelquefois nous sommes en totale contradiction dans le discours que l'on peut avoir. Vous avez cité l'histoire de l'éléphant.

Lorsqu'on a fait la tour, qui est un peu haute, on a débattu entre nous parce qu'il y a les tours de Malakoff et les tours de la copropriété en face. Mais comment banaliser ce qui est une forme associée à un statut social d'un quartier sinon en faisant quelque chose de moderne, d'innovant, et à même hauteur. La forme n'est plus liée à un statut, elle est banalisée dans la ville et, après, les choses ne posent plus question.

Pourquoi on refuse la hauteur ? Parce que l'on voit les tours. Mais ce ne sont pas les tours que l'on voit mais les gens qui habitent les tours. Il y a des non-dits, il faut les lever. Mais ça, on ne le fait pas dans le discours, dans l'incantation, on le fait par la pratique. C'est pour cela qu'il faut prendre son temps, réfléchir, mais c'est une appropriation collective.

Pour ce qui est de l'île de Nantes, on s'est posé la question, il nous fallait un objet singulier. On a alors posé une question complètement stupide. On a demandé à un bureau d'études, Cultura, un bureau canadien expert dans tous les jurys sur

ces grands événements un peu singuliers qui caractérisent un lieu, d'étudier tous les projets qu'avaient les associations, les musées, etc. Dans la grille multicritères, le projet des Machines venait en dernier pratiquement sur tous les items, sauf sur l'item un peu vulgaire de la capacité à attirer, le tourisme. Est-ce que dans un lieu où il y a une mémoire, ce n'était pas de la provocation ?

Finalement, on s'est dit : comment avons-nous pu être aussi stupides pour définir quelle était la chose spécifique en la comparant à d'autres éléments qui étaient ordinaires ? Pourquoi avons-nous fait ce pari ? Parce que quinze ans auparavant Royal de Luxe était venu à Nantes. On a construit ici un bateau qui a fait toute l'Amérique du Sud avec des chanteurs à bord, etc. Donc cet outil singulier, cette histoire nouvelle, on l'a transformé, on s'est dit que cela n'existait nulle part. Des éléphants, il n'en existe pas mais cela collait à l'histoire récente des Nantais. C'était effectivement singulier et un objet singulier c'est toujours un pari. Donc, là, on assume.

## **Débat avec la salle**

### **Laurent Devisme**

Ce que j'ajouterais volontiers, c'est l'enjeu dans ce qui peut produire des spécificités de trajectoires professionnelles, et politiques aussi. Un ou deux exemples qui à mon avis produisent des choses. On parlait de la durée des mandats, de vingt ans, c'est aussi la prise de la ville par l'extérieur. C'est Jean-Marc Ayrault venant de Saint-Herblain mais ce n'est pas seulement lui, ce sont aussi des élus, y compris dans les premiers mandats, Daniel Asseray par exemple, qui prennent la ville de l'extérieur sans la connaître, et qui en font aussi un apprentissage *in itinere*.

Isabelle Lefebvre disait que dans le projet on ne sait pas avant ce que l'on va faire. Voilà du pragmatisme, par exemple. Voilà une chose qui compte, à mon avis, et qui peut singulariser d'autres cadres politiques plus stabilisés, plus connaisseurs de la ville, des personnels politiques plus liés aux bourgeoisies locales, par exemple.

Dans le projet Nantes-Rennes, peut-être que ce n'est pas pour rien que l'on voit des choses se dessiner maintenant et à l'avenir avec un nouveau maire de Rennes, Daniel Delaveau, qui était maire de Saint-Jacques-de-la-Lande, avec un parcours qui pourrait ressembler à celui Jean-Marc Ayrault.